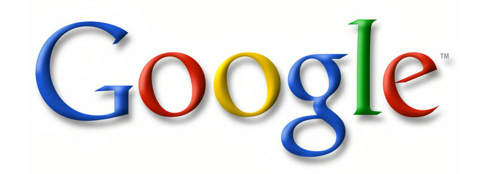
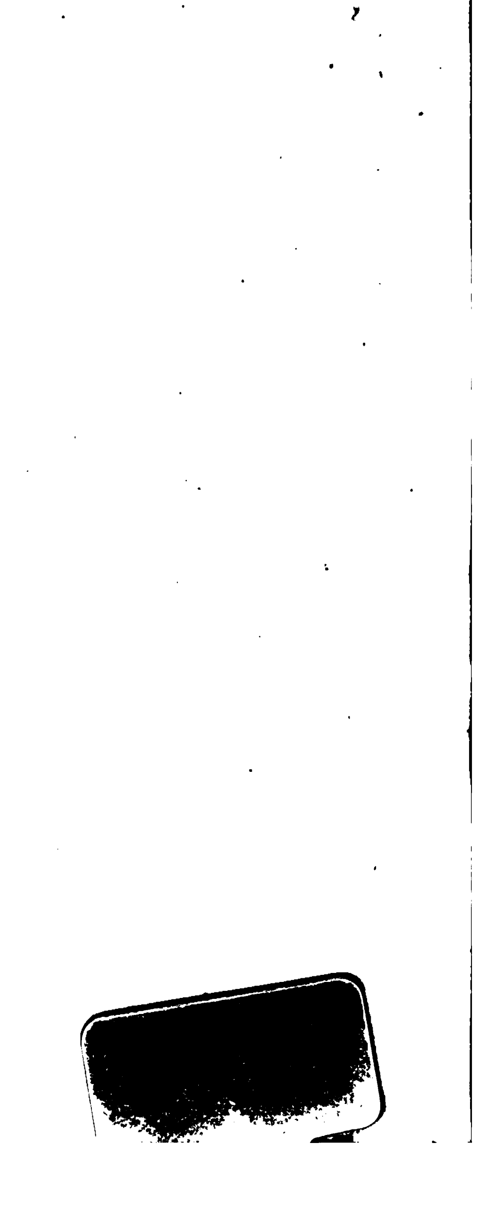




CRITIQUE
D'UN MEDECIN
DU PARTI DES SPIRITUALISTES,

SUR LA PIECE INTITULÉE

LES ANIMAUX PLUS QUE MACHINES,

DANS LAQUELLE

L'AUTEUR BADIN PREND LA PEINE DE SOUTENIR LE CONTRAIRE.

Difficile est Satyram non scribere Satyræ.



A LA HAYE,

ET EN COMMISSION, CHEZ MICHEL HUBERT, LIBRAIRE DE BRESLAU.

1751.



On ne peut considérer avec attention, & d'un oeil de Philosophe les deux fameuses sectes des Spiritualistes & des Matérialistes, sans s'appercevoir d'un nombre presque infini de différences, qu'il y a entre eux. En examinant la Substance, le sujet, la nature, l'être, ou l'essence des derniers (nous leur donnons la liberte de choisir un de ces termes, qui exprime l'idée juste qu'ils demandent, & nous ne desirons pas les mettre en fureur, pour nous être servis du moins convenable)*. On trouve encore plus d'inégalité entre eux que l'on n'avoit remarqué jusqu'à présent. Ordinairement les Spiritualistes ont le na-

 turel

* pag. 64.

turel doux, ſouple, humble & docile; c'eſt pourquoi connoiſſant le champ des ſciences trop vaſte, pour être traverſé par un homme ſeul, & ſachant bien que dans les ſiècles paſſés les gens de lettres portoient la tête remplie de cerveau comme nous, ils aiment à profiter de leurs découvertes, & ne rejettent rien légerement de leurs ouvrages, ſans l'avoir examiné. Ils approuvent plutôt tout ce que les Anciens ont de véritable, ils deteſtent leur faux & leur foible, & allant le droit chemin de la Vérité, que la diligence des Modernes ſontenue par l'expérience & le raiſonnement rend plus uni, & plus praticable, ils pouſſent les études de beaucoup plus loin: & quelque petite que ſoit leur entrepriſe, ils n'ont pas honte de mettre leur nom à la tête de leurs écrits, ne fuſſent s'ils que des Commentateurs. Mais avec les Matérialiſtes c'eſt toute une autre affaire! Ceux-ci Amis des penſées libres & ſouveraines oublient ſouvent, que l'art de penſer eſt ſujet à de certaines loix; le ſeul mot de

de Syſteme leur donne de l'ennui; ils croient que les Syllogiſmes & les argumens ne ſont que des chaines peſantes, forgées uniquement pour y attacher les Pédans jusqu'à la fin de leur vie; ils n'aiment pas un certain ordre de propoſitions; c'eſt un pèle-mèle perpetuel, & un mélange confus dont ils chargent le Public; Les choſes les plus ſérieuſes ſelon leur coutume ſont tournées en railleries. Les beaux helas! les bons *mots* & *les* belles exclamations à droite & à gauche couvrent leur peu de ſavoir, deſorte que l'on n'a qu'à ôter tant ſoit peu cette brillante parure de fleurs de métaphores pour voir l'ignorance au na*turel*. *Il eſt* pourtant étonnant, que les Auteurs de ce rang tous préſomptueux qu'ils ſont, d'eux mêmes n'oſent ſe préſenter en plein jour, mais cherchant les ténebres comme des hiboux & des lutins, ils aiment à demeurer inconnus & anonymes. Pour nous, nous ne croirions pas, que cette méthode d'écrire quoiqu'amuſante, ſoit digne d'envie, & ſi le mélange mal aſſorti de ſentimens,

ſemblable à une foule d'atomes, dont le hazard doit produire un monde, peut bien elever jusqu'à l'honneur d'un Eſprit Createur, nous voulons bien nous paſſer de cet eloge, & nous aimons mieux être copiſtes des penſées d'autrui, d'en connoitre la juſteſſe de la ſuite, & de rendre les nôtres dans un légitime arrangement. On peut bien ſouffrir que chacun ait ſon gout, pourvu que nous ne ſoyons pas forcés, de trouver bon ce qui eſt mal fondé, & incapable de donner aucune ſolide ſatisfaction. Mais il eſt inſupportable que toute une faculté de Savans ſoit obligée de ſe taire aux affronts & aux deshonneurs qu'on leur fait; & que les Medecins puiſſent endurer l'exécrable abus des principes de leur art, & des prvceptes qu'il donne. Il faut bien que ceux qui en tirent un mauvais uſage ſoient desabuſés, & que la fauſſeté de leurs malheureux ſentimens leur ſoit démontrée. Quelque grands & forts qu'ils aiment à paroître, on croit les pouvoir attaquer ſans crainte & ſans tremblement.

Tout le monde convient, que l'intelligence ne peut être forcée de prendre quelque chose pour certaine, sans en être entièrement convaincue; pourquoi seroit il injuste à la vue des opinions peu valables & tres nuisibles, de montrer le contraire par des preuves raisonnables? Si tout cela se fait avec justesse & avec modération, nonobstant quelques vives expressions entremêlées, pour n'avoir pas le style trop inégal à celui des ingénieux esprits modernes, & pour ne pas donner dans l'austere; Ceux-ci ont peu de raison de s'échauffer, & de maltraiter ceux qui sont d'un autre avis.

Nous n'aurons pas beaucoup de peine d'appliquer tout ce que nous venons d'avancer, à l'Auteur *de l'homme machine*, fort grossier Matérialiste, & au Spiritualiste *Tralles* son Antagoniste. Le dernier non seulement par des principes philosophiques avoit connu l'existence de l'ame, mais etant Médecin, quoique ce métier en vérité n'ait point d'affaire avec elle, par la pratique perpetuelle du corps sain & malade il avoit pourtant

compris, il y a long tems, que l'homme étoit quelque chose de plus qu'une machine; même il avoit vu s'engendrer des maladies sans matière, & incurables à tous remedes matériels. C'etoit un nombre assez grand d'expériences par lesquelles il avoit appris cette verité incontestable. Il ne pouvoit donc voir qu'avec pitié un livre publié pour persuader les lecteurs du contraire; & de plus remarquant que son Auteur croyoit les Médecins les hommes les plus capables du détestable crime d'irreligion & d'Athéisme, il resolut de venger cette honte, de refuter ses positions & d'en montrer les défauts par des démonstrations sontenues d'un fondement ferme & solide. *Tralles* Ami de l'équité combloit de louanges le savoir de l'Auteur, il admiroit la finesse de sa methode d'écrire, tres jolie & tres attirante; il consentit à tout ce qu'il pouvoit accorder sans offencer la vérité, quand même d'autres Médecins ne feroientpas de cette opinion. Il suivoit l'Auteur pas à pas, il fondoit ses oppositions sur des principes stables allegués

gués souvent par lui même; mais il montroit aussi les ou la fausseté de la manière de conclure: & parceque l'Auteur ne vouloit que des expériences, il en tira de la structure du corps autant & aussi souvent qu'il etoit possible.

Il est tres facile de concevoir, que les Sentimens de Tralles ne furent pas du goût de ceux qui selon le but qu'ils se sont proposés au Monde, & selon la liberté d'en faire un plaisant usage, aimeroient mieux être dépourvus d'Ame; & qui savent bien qu'à ce terme odieux se joint une fâcheuse troupe d'idées, lesquelles tout le monde nommeroit fades & steriles s'il n'étoit rien de l'existence de l'Ame. Cependant Tralles eut le contentement d'obtenir l'approbation de plusieurs hommes savans, on se déclaroit hautement pour lui, on jugeoit qu'il n'avoit rien oublié, pour mettre la bonne cause dans son plein jour. C'est peut-être l'orgueilleux *Anonyme*, Auteur de la piece satyrique, *les Animaux plus que Machines*, tout seul, qui n'y trouve rien de bon, mais ce n'est pas la faute de

Tralles que cet impoli inconnu ſe plaiſe à des opinions paradoxes, & qu'il tienne les yeux fermés aux rayons les plus clairs de la Verité. Nous oſons aſſurer que tous ceux qui prendront la peine de feuilleter ſon petit ouvrage, (qui parut trop tard devant les yeux de *Tralles*) depuis le commencement jusqu'à la fin avec impartialité, avoueront librement qu'il ne ſemble être écrit que pour paſſer le tems. Les démelés philoſophiques demandent un ſtile tout autre, les plus belles allégories au milieu d'une grande foule d'autres figures, de Rhétorique ne prouvent & ne refutent rien; & il nous ſemble que cela doit être toujours ſuſpect au Lecteur, Ami du vray & du vrayſemblable, de voir les choſes les plus ſérieuſes tournées en ridicule. Au-lieu de demonſtrations exactes, tracer de vaines Arlequinades, & plutôt que d'alleguer les ſentimens des grands homme autoriſés par un conſentement univerſel, dans la matière dont il s'agit; monter à contretems ſur le théatre; jouer de comédies & recourir

hors

hors de ſaiſon à l'autorité de *Molière*, ce n'eſt pas la methode de convaincre ſon adverſaire, & de lui montrer ſes défauts en Philoſophe. Le Moqueur *anonyme* ſe tait trop généreuſement ſur beaucoup de choſes, que *Tralles* ſouhaitoit être miſes en jour, & il n'y a un ſeul de ſes argumens qu'il renverſe ſérieuſement; mépriſant plutôt d'un air inſolent ſa perſonne, & ſautant & danſant à tort & à travers il n'entre point dans la carrière, qu'il déclare pourtant ouverte, avec un grand cri de courage. De plus, n'eſt il pas étonannt qu'un homme qui ſe croit au-delà du ſavoir de peuple, lequel à ſon avis ſe perd dans un fumier de citations, s'oublie à un tel point, qu'il ne rougit pas de dire des menſonges, ce que je m'en vais montrer dans la ſuite.

Premièrement non obſtant le babil des eſprits foibles, les hommes ſavans ont prouvé plus de cent fois, que les bêtes, fuſſent elles inſtruites par les maîtres les plus habiles, manqueroient pourtant de ce jugement, & de ce raiſonnement,

nement, que nous remarquons & admirons dans l'homme peu ou mal instruit, pourvu qu'il ait la conversation de ses semblables. La mémoire des animaux, leur crainte, leur joye, & tout ce qu'on étale de leurs talens exquis, n'est dû, & n'a aucun rapport qu'aux sens seuls, & n'approche point des sublimes facultés des hommes. Le droit naturel & la morale des animaux, ce sont des chimeres les plus pitoyables, qu'on puisse imaginer. Pour leur parole, que notre inconnu ne croit pas tout-à-fait impossible *, peut on encore douter de l'impossibilité absoluë, quand on sait de l'Anatomie comparée du Singe, qu'il manque des organes nécessaires pour le langage, & que sans un certain mechanisme de ces organes le langage est impraticable. Peut-on esperer avec raison, qu'une Oye jouera avec le tems de la flute ou de la guitarre, quand on regarde ses pattes, qui ne sont point du tout formées pour qu'elle puisse devenir Musicienne. L'Inconnu n'a qu'à nous

faire

* pag. 6.

faire connoiître ces rares écoliers, dès qu'il les aura trouvés, nous ne serons jamais envieux de leurs beaux talens *. Du moins le ſpectacle feroit aſſez beau, ſi l'on pouvoit entendre un Concert de Muſique produit par des bêtes, ou le ſermon d'un Orateur à quatre pattes: Et qui ſait ſi un jour nous ne devons la decouverte de ce nouveau Monde à l'Auteur du livre *l'homme-Machine.*

Mais laiſſons ces miſérables chimeres à ceux qui ſont capables de s'en amuſer, allons plutot examiner la ſenſation & voyons un peu ce que l'Auteur *Anonyme* en dit, principalement de la Vuë. Il faut içi que nous copions ſes propres paroles. *Vous croyez ſans doute avec tous les Phyſiciens & Metaphyſiciens, que l'Ame ne pourroit voir ſans la propagation de l'image tracée ſur la retine, ou du moins ſans quelque impreſſion de cette image qui produiſe une ſenſation dans le cerveau. Vous êtes dans l'erreur, cela pouvoit bien être autre-*

* pag. 70.

autrefois; mais depuis le Grand Spéculatif Tralles on peut dire de la vue ce que Molière fait dire du foie à un de ses personnages, les choses ont bien changé.*

Nous ne demandons pas pardon à Monsieur *l'Anonyme* quand nous avons à lui dire tout net & sans flaterie qu'il s'est oublié jusqu'à mentir, parce qu'il donne ici au Medecin Tralles une opinion que celui-ci ne reconnoîtra jamais pour la sienne & que l'on ne trouve nullement dans le petit livre qu'il a fait imprimer contre la pièce, *l'homme machine*. *Tralles*, éleve des plus grands Spéculatifs, & lecteur diligent de leurs écrits, quoi qu'il nie toujours la propagation des images jusqu'au cerveau, telles qu'elles sont tracées sur la rétine, aussi bien que l'existence de ces mêmes images ou dans la moëlle, ou dans la substance corticale, a pourtant connu depuis long tems, malgré les sentimens de Perault, de Tabor, & de Stuart, la propagation de la sensation jusqu'au cerveau, & l'accom-

* pag. 8.

complissement de la sensation dans sa moëlle. C'est donc un vilain tour que l'Auteur *Anonyme* joue ici au Médecin de Breslau, & il n'a qu'à en bien rougir, s'il en est capable. Et pour prouver cela, écoutons *Tralles* sur ses propres paroles. *Figuras rerum migrare per oculos ad cerebrum ibidemque fixam sedem obtinere gratis cum Sectatoribus edixerat Epicurus. Certum est sensationem fieri ministerio nervorum, oculumque ineptum futurum ad sensum nisi eum ingrederetur nervus. Nervi optici mollis & pulposa superficies quae format tunicam retinam per attactum radiorum lucis patitur quandam mutationem. Hæc mutatio eveniens in superficie expansi nervi optici seu retina non sufficit absolvendo visui, sed requirit nervum usque in plagam medullæ e cujus filamentis oritur liberum nec compressum, aut in continuitate sua læsum, ut mutatio seu mutationis hujus effectus* (qu'on peut nommer une impression) *communicari possit ipsi medullæ cerebri, quæ sensus quasi complementum in se habet.* Cela posé

* De machina & Anima humana p. 45.

posé,. à quoi bon faire semblant d'ignorer ce qu'on devoit avoir lu, & de remplir plusieurs feuilles de moqueries tres fades & d'invectives hors de saison? Est il vray que *Tralles* veville sontenir que tant que les images sont sur la rétine, l'ame les puisse voir sans autre moyen?* Est il vray qu'il nie la propagation de l'impression des sens jusqu'au cerveau? comme l'Auteur anonyme l'en accuse. ** A quoi servent les sottes questions, les folles exclamations de l'Enthousiasme *** et les frivoles pensées de l'éblouïssement de l'ame en cas que les objects fussent trop loin ou trop près? † enfin l'absurde comparaison de l'ame avec un thermometre peut elle attaquer & détruire son être? Que l'Auteur reprenne à present ses jeux ingénieux, peut-être qu'il fut enthousiaste épileptique lui-même, & qu'il eut l'écume venimeuse à la bouche, qui lui tenoit lieu d'encre, en jettant ses injustes censures sur le papier: parce que ces gens dans le paroxysme ne savent

* pag. 9. ** p. 31. *** p. 9. † p. 9.

ſavent rien ni d'eux-mêmes, ni de ce qui ſe paſſe, ou qui s'eſt paſſé au dehors. S'il lui plait de s'approcher du miroir, duquel il parle, de près ou de loin, pour avoir le juſte foyer de la viſion, il verra la figure d'un homme tres déraiſonnable, la grandeur & la bonne mine d'un eſprit fort, avec l'air groſſier d'un fier matérialiſte, & malaiſément il ſe pourra méconnoître. En cas que cela ne fût ſuffiſant, pour lui montrer ſon beau portrait, qu'il ſe ſerve de lunettes *, puisque de tels hommes ne ſe connoiſſent pas ſans un grand appareil, & de grace, qu'il ne les oublie jamais à la lecture & l'inſtruction de ce qu'on a fait imprimer avec des lettres peut-être trop minces. Mais même à l'aide des lunettes il ne trouvera aucuns tableaux dans la moëlle du cerveau, celle-ci n'etant point du tout faite pour être une Gallerie qui ne contienne que des images.

Tous les ſens peuvent être réduits au ſeul Toucher, c'eſt le genre, & les autres

* pag. 10.

autres sensations sont les especes. Les corps sensibles doivent toucher ou mediatement ou immediatement l'organe, quel qu'il soit, & cela ne se fait, que par leur figure, grandeur, dureté, & mouvement. Alors si cet attouchement est doucement poussé jusqu'au cerveau, il s'ensuit la sensation. Or si l'idée laquelle résulte de la sensation de la vûe, n'est que la figure de l'objet imprimée au cerveau, il faut aussi que l'idée qui résulte du goût soit figurée au cerveau, selon la qualité de son objet, non-obstant la contradiction de l'Anonyme *, car les corps savoureux, comme les visibles, n'agissent que par leur figure, grandeur, dureté & mouvement, quoique ces corps mêmes different entre eux. Mais ni l'un ni l'autre sens se se fait par figures, & l'effet qui procede jusqu'au cerveau de l'attouchement médiat ou immédiat, quand l'objet agit sur l'organe, ne peut être conçu de cette maniere. Véritablement les images de la nature restent sur la rétine, & ce n'est pas un Her-

* pag. 11.

Hercule moderne, (comme *l'Anonyme* malheureusement appelle Tralles *, homme ni gras, ni grand & nullement fait pour un personnage si considérable) mais c'est l'ancien. Auteur de la nature, qui leur à ici marqué le *non plus ultra*. Ce sont ses loix immuables auxquelles il a soumis les progrès & le succès de la sensation trop affermis, comme des colonnes antiques, pour être ebranlés par de sottes railleries. Cela marque-t-il la vraye grandeur de l'ame, ou s'il lui plait de la matiere? y a-t-il quelque gloire à un prétendu savant, & à un Heros de lettres, quand il croit sans aucune raison d'honnêtes gens infinement au dessous de lui, mains petits & rampants sur la terre, & quand au-lieu de donner quelque solide réfutation de leurs argumens, il ne fait que sourire? Nous disons encore une fois la moëlle du cerveau (car l'écorce ne sent point) fut-elle étenduë en surface merveilleusement mince & large, ne peut contenir l'innombrable multitude de figures qui appartien-

* pag. 11.

partiennent à une ſeule ſcience; & en cas que nous admettions un peu cette hypotheſe, auſſi divertiſſante que les contes des Fées, perſonne ne ſait démontrer par quel moyen ces images imaginaires ſont rangées en bon ordre, & tenuës dans leurs départemens. La conviction que l'on a que les objets dont nous avons les idées, ſe trouvent hors de nous; la conviction de leur diſtinction & de leur être différent d'avec nous, ne ſe peut pas bien expliquer par des figures marquées dans le cerveau, comme les impreſſions du cachet ſur la cire. Le badinage & les bons mots ne valent guere pour ôter ces difficultés, & celui qui, ennemi de l'Ame, veut faire valoir la matière, eſt obligé de prouver que ce qu'on ſuppoſe difficile à concevoir par elle ſeule, eſt facile à comprendre. Mais tandis qu'il eſt incapable de le faire, il doit abſolument admettre une autre Subſtance différente de la matière. Cependant il nous eſt bien permis à nous autres de nous amuſer de la belle matière, de la

même façon que les Matérialistes se di-divertissent de la belle Ame; les droits des premiers étant les mêmes, que ceux des derniers.

Les hypotheses que *l'Auteur anonyme* croit favorables pour la propagation des sons & des images jusqu'au cerveau, en un mot pour l'entière sensation n'expliquent pas ce qu'il se promet, & ne décident pas l'affaire*. L'une est telle: La membrane rétine est l'expansion du nerf optique composé de petites fibres, qui ont leur origine de la moëlle du cerveau. Or quand les rayons agissent sur la rétine par tous les points de l'image qu'ils y peignent, les fibres sont ébranlées & cet ebranlement se doit propager jusqu'au cerveau. L'autre hypothese selon notre Auteur s'explique par le reflux des esprits dont les premiers mis en branle rétrogradent, & pressent les seconds, ceux-ci les troisièmes & ainsi de suite, jusqu'aux derniers qui se trouvent tout proches de la moëlle.

* pag. 20.

Tralles ſavoit tout cela avant que de l'avoir lu dans la piece de *l'Anonyme*, auſſi avoit-il allégué entre quelques autres hypotheſes juſtement celle de l'ébranlement des fibres, & celle du reflux des eſprits *. Seulement *l'Anonyme* quoiqu'ami de la dernière, étant en même tems ennemi des citations, & ne voulant pas que le nom de *Bœrhaave* ſe lut auſſi ſouvent dans ſes pages, que dans celles de *Tralles*, s'en tait, & ne ſe ſert que des paroles de *Bœrhaave*, dont *Tralles* avoit honnêtement marqué l'Auteur. *A Spiritubus in organo impulſis pelluntur vicini, a proximis ſecundi, tandem a penultimis ultimi, adeoque in cerebro nil fit niſi retropulſio ſpirituum* **. Mais ces eſprits ainſi repouſſés vers leur origine, n'expliquent pas encore le voyage de l'image de la rétine jusqu'au cerveau, qu'une particule du fluide nerveux devoit rendre à l'autre, jusqu'à ce qu'elle fût enfin apportée à la moëlle: & cette explication de la ſenſation & des idées lesquelles en naiſſent ne

* pag. 47. ** Prælect. Vol. IV. p. 430.

ne fournit encor rien aux Matérialistes de quoi s'enfler & brusquer leurs adversaires, car dans tout ce chapitre ils ne débitent que des fables & des contes à rire. Y a-t-il quelque chose de blamable dans la sage modération des savans de l'autre parti, qui ayant la même connoissance du reflux des esprits, que les Matérialistes, mais s'avisant qu'il ne suffit pas pour expliquer clairement la sensation, & se voyant ici au bout de la science humaine, malaisé à surpasser, confessent naïvement, qu'ils n'en savent rien de plus. Le grand *Bœrhaave* lui-même n'a pas honte d'avouer qu'outre le reflux des esprits, il ne sait plus rien. *Quid est sensus? Nescio! id solum scio, in corpore nostro certa organa cum cerebro conjungi, in cerebro sensum fieri, Animam vero percipere, judicare de sensis ac si sentiret ipsa* *. Avec *Bœrhaave* toute la Faculté des Médecins du Monde, quelques grands qu'ils fussent, se trouve dans la même ignorance, c'est pourquoi

* Prælect. Vol. IV. p. 441.

les moqueries de nôtre Auteur ne peuvent être adreſſées à aucun d'entre eux tout ſeul, mais tous enſemble y doivent prendre leur part. Nous ſommes bien aſſurés, qui ni un nouveau *Bœrhaave*, ni un nouveau *Tralles*, ni un *Anonyme* nouveau ne pouſſeront leur ſcience au-delà de ces bornes fixées, quand même la ſtructure & l'uſage des parties du cerveau ſeroient plus connus, qu'ils ne le ſont à preſent. Mais doit-on héſiter en tel cas de recourir à DIEU? eſt ce la marque infaillible d'un idiot que d'admirer & d'adorer la Toute-puiſſance & la ſageſſe divine, de laquelle nous, pauvres hommes que nous ſommes, ne ſaurons jamais approcher; & à laquelle les plus clairvoyans d'entre nous, ne ſont pourtant que des aveugles. A ce qu'il nous ſemble cela n'eſt pas encore une ſorte d'Enthouſiaſme, comme *l'Inconnu* prétend, ce n'eſt pas dire que l'Organe de la Vûe contienne quelque choſe de ſurnaturel & de divin *, ce n'eſt pas donner

ner

* pag. 12.

ner dans de ſimples niaiſeries; que peut-être l'ame quitte quelques fois le feu du cerveau pour prendre le frais dans l'air de l'oeil, & qu'elle y laiſſe les traces de ſa divinité, que de reconnoitre les limites du ſavoir humain. Si nous écoutons là-deſſus le grand *Voltaire:* il dit, que *l'Axiome vulgaire qu'il ne faut point recourir à DIEU en Philoſophie, n'eſt bon que dans les choſes que l'on doit expliquer par les cauſes prochaines phyſiques. Si je dis que Dieu les a ainſi reglées je ſuis un ignorant. Mais il n'en eſt pas de même des premiers principes des choſes, c'eſt alors que ne pas recourir à Dieu eſt d'un ignorant* *. Nous permettons l'application de notre controverſe au Lecteur!

Tout ce que dit l'Anonyme parle de l'analogie entre la rétine & le cerveau, & principalement la moëlle **, doit être applaudi de tous ceux qui ſe connoiſſent en Anatomie. Non-ſeulement il y a même molleſſe, délicateſſe & blancheur, dans l'interieur du nerf, &

 dans

* Tom. VI. p. 63. ** p. 24.

dans la moëlle du cerveau; mais aussi le globe membraneux tout entier de l'oeil semble être la propagation & l'expansion des membranes, qui couvrent la moëlle du nerf optique, comme la rétine est la propagation & l'expansion de sa moëlle. Cependant cette égalité mutuelle de la rétine & du cerveau ne sauroit nullement produire la prétendue existence des images dans le cerveau, quoiqu'elle favorise ou l'ébranlement des fibres du nerf, transmis jusqu'au cerveau, ou le reflux des esprits. Celui-ci se conçoit facilement, quand ou suppose que la moëlle du cerveau, le nerf & son expansion qui forme la retine, est une continuation des fibres subtiles pulpeuses, ou plûtôt de tres petits canaux moux du fond de l'oeil jusque dans les points de la moëlle, desquels ils sortent. Si donc après toutes ces considérations, on examine bien sérieusement & sans préjugés le Systeme d'Epicure, dont *l'Anonyme* fait le sien, on le trouve tout à fait imaginaire, & sans aucun fondement, & ce n'est pas

notre

notre siècle eclairé par la religion, comme parle notre railleur * inconnu, mais c'est la pauvreté du Sÿsteme elle-même, qui ne permet pas de lui ajouter foi. La vérité de la religion que ces petits esprits attaquent pourtant en vain, n'exclut aucune autre verité, pourvu qu'elle soit véritablement telle, toutes les vérités ensemble tirant leur origine du même Auteur, c'est à dire du Créateur qui ne sauroit nullement se contredire; ainsi la religion ne porteroit aucun préjudice aux figures du cerveau, fussent elles véritablement telles. Mais l'un des deux ou la vérité ou la fausseté de ces figures doit être prouvée par de tout-autres principes, que par ceux de la religion. Nous allons montrer la fausseté tout à l'heure d'une autre maniere.

Il n'y à personne qui doutât, que les rayons lumineux ayant penetré jusqu'à la rétine, y peignent l'image de l'objet de la vûe. Tous les savans qui enseignent les regles de l'Optique, & la doctrine de la lumière, & de ses rayons,

* p. 26.

yons, soutiennent également, que les rayons continuent leur cours, & s'avancent sans aucun empêchement, tandis qu'ils ne rencontrent pas des corps opaques; mais qu'ils ne passent pas outre, & qu'ils sont repoussés d'abord, lorsqu'ils y tombent. Or puisque dans l'oeil sain la cornée, l'humeur aqueuse, le cristallin, & l'humeur vitrée sont des corps transparens, les rayons ayant eté rompus & brisés dans la cornée la franchissent, & modifiés de différente maniere pénetrent enfin librement jusqu'à la rétine, laquelle étant frappée par chaque faisceau de rayons venu d'un point de l'objet, reçoit de point en point son image sur sa surface. Mais en cas qu'une de ces parties de l'oeil naturellement diaphanes soit obscurcie, ou commence à s'obscurcir, d'abord le progrès libre des rayons est coupé, ils s'arrêtent en chemin, & il ne leur est plus permis d'aller peindre l'image sur la rétine. Même quelques lamelles obscurcies de la cornée toute seule, ont le pouvoir de repousser les rayons, & de resister à leur

leur premiere entrée & d'empêcher par-là leur arrivée à la rétine, & la peinture qui s'y fait. Cela posé, considérons à présent soigneusement depuis la rétine les nerfs optiques, leurs thalames, & la moëlle même, dans leur étroite demeure. Peut-on affirmer que toutes ces parties soient transparentes comme celles de l'oeil, desquelles nous venons de parler, & que dans ces lieux ténébreux du crane la lumière ait le moindre accès? Or si derrière la rétine il n'y à rien de diaphane, aussi est-il tout à fait impossible que les rayons aillent plus loin, & puisque sans eux il n'y a point d'image, le transport des images peintes sur la rétine jusqu'à la moëlle est inconcevable. Il ne reste donc rien que le recours à la lanterne magique établie de la rétine jusqu'au cerveau, selon les songes tres ingénieux de l'Auteur de l'homme machine, du quel notre adversaire nous paroit être tres fidele Ami. Mais le malheur est que ce n'est qu'un jeu d'esprit, qui ne fait aucune conviction; il faudra donc

abso-

absolument, que notre *Anonyme* prouve que la ſtructure du nerf, des thalames, & de la moëlle du cerveau a quelque choſe de ſemblable à une lanterne magique, & s'il étoit poſſible de le prouver, il lui faudroit ici allumer une chandelle comme dans la lanterne, puis qu'autrement l'avancement des images de la rétine, & leur impreſſion dans le cerveau n'ont pas lieu & que d'en faire la ſuppoſition c'eſt une choſe fort ſotte & tres ridicule. En vain provoque-t-on ici à l'egalité de ſubſtance de la rétine, du nerf, & du cerveau, en vain prétend-on que tous les trois ſoient des corps continus & contigus. La ſurface anterieure du mur ou du drap blanc forme un corps continu & contigu avec toute la ſubſtance du mur ou du drap; & pourtant la peinture des rayons jettée ſur celle-là à l'aide de la lanterne ne penetre ni dans la ſubſtance interieure du mur ou du drap, ni jusqu'à leur ſurface poſterieure, & cela par aucune autre raiſon, que parce que le mur & le drap ſont des corps épais, & manquant de

de transparence. Outre tout cela en cas que nous ſuppoſions ces belles fantaiſies, les images peintes dans le cerveau ne ſeront jamais d'une longue durée, mais du moment que l'objet ceſſera d'agir par ſes rayons dans l'oeil, l'image de la rétine, & en même tems celle du cerveau s'evanouïra. N'eſt-ce pas ici la même choſe que la chambre obſcure & la lanterne? Dans l'une le portrait de l'objet externe eſt ſtable ſur le linge autant que l'objet eſt préſent; & dans l'autre le portrait qui ſe repréſente ou ſur le linge, ou ſur le mur blanc, ceſſe d'y briller auſſi-tot qu'on ôte l'image, qui ſe trouvoit dedans. Nous croyons toutes ces choſes être miſes hors de doute, & celui qui néanmoins s'opiniatre à diſputer encore, eſt véritablement à plaindre; parceque dans ſa tête ténébreuſe les rayons les plus clairs de la vérité ne pouvant pénétrer par les préjugés épais & groſſiers en réjailliſſent ſans effet, & ne peignent aucune idée réelle. Ne ſeroit, il pas à ſoupçonner qu'un raiſonneur

de

de cette trempe en voulant manquer d'Ame, manquât aussi de cerveau, ou du moins de sa plus noble partie?

Loin donc d'ici toutes les chimeres Epicuriennes! & puisqu'elles n'ont aucune place, qu'elles occupassent dans le cerveau, soutenons avec fermeté que pour la sensation entière, autant qu'elle appartient à la machine, il n'y à qu'une espece de mouvement, depuis la rétine doucement frappée par les rayons de lumiere, jusqu'au cerveau. Mais ce mouvement tres doux & tres subtil, ou des fibres ou des tuyaux nerveux, ou du fluide tres mobile qu'ils contiennent, & qui veritablement est la cause de la sensation, est il donc là sensation elle-même? Peut-on affirmer, que les idées qui naissent du dit mouvement ne soient autre chose que ce même mouvement? Que l'on considere tout ce que l'objet fait sur l'organe, & ce que l'organe souffre de l'action de l'objet, & qu'on en fasse la comparaison avec l'idée qui en résulte, on verra clairement que ces choses n'ont point de ressemblance entre elles.

Si

Si l'idée étoit justement ce qui se fait dans l'objet & dans l'organe, le paisan ne seroit jamais capable de l'idée de la couleur rouge, & ce ne seroit que celui-là seul qui auroit adopté la Philosophie de Neuton, & bien compris ses démonstrations optiques de la réfraction des rayons. Rendons les verités que nous demontrons, encore plus claires! Un jeune homme à l'Académie, galant au dernier point, Courtisan, héros de salle, danseur, joueur, raisonneur, & ennemi des Pédans qui attirent & amusent ses compagnons, se fie hardiment à l'indulgence connue de son Pere, qui travaille nuit & jour pour gagner de quoi soutenir ce fils unique. Cet enfant à demi perdu reçoit au milieu de ses divertissemens la triste nouvelle que son pere est mort, par une lettre de dueil; hélas quels troubles à la tête dans ce même instant! Quelques lignes qui ne sont que des points & des traits noirs de plume, sur un papier blanc frappent sa rétine, & y apportent l'image toute seule, & aucune

aucune autre; mais quelle foule étonnante d'idées dans un moment! Aussitôt le Pere en couroux avec son front ridé, le Pere les larmes aux yeux, le Pere malade, le Pere mourant, le Pere mort, le cercueil, les funérailles avec leurs assistans, le Pere n'étant plus, le tems perdu, la bourse vuide, les reproches negligés, les remords, la pauvreté, le mépris, la misere, la famine & mille autres fatales représentations viennent se peindre vivement, tour-à-tour, & quelques unes sans image se peignent d'autant plus affreuses. Peut-on ici s'imaginer que la suite de ces tristes méditations, & de ces pensées mélancoliques qui accablent notre malheureux, ne soit qu'un amas de figures noires imprimées dans cerveau, comme elles étoient tracées sur le papier?

Regardons encore le cerveau tel qu'il est démontré par les injections de la plus exacte anatomie d'aujourdhui! On ne voit que des fibres & des canaux très subtils dans l'écorce, & de l'analogie de cette partie & des autres on conclut,

clut, qu'il y a de petits canaux, même dans la moëlle, quoiqu'ils soient invisibles; & que dans tous ces canaux il y a un fluide qui reçoit son mouvement par l'action du cœur, qui le donne à tous les autres fluides du corps humain. Dans le cerveau tout entier, & dans toutes ses parties solides & fluides, de même que dans tous les corps naturels & dans la matière dont ils sont composés, nous ne trouvons rien à considérer, que la pesanteur, la dureté, la mollesse, la figure, la longueur, la largeur, le mouvement &c. Après cela considérons les idées, & les pensées de l'homme, fussent elles des affections des corps & de la matière, fussent elles des effets du cerveau, elles devroient suivre les propriétés connues des corps, & de la matière, comme des effets de leur cause. Mais les idées & les pensées ne sont ni grandes ni petites, ni rondes ni angulaires, ni dures, ni molles, ni longues, ni courtes, ni larges ni étroites. Ayant par exemple dans notre examen de l'hypothese

 des

des Matérialiſtes la penſée que nous la croyons fauſſe: cette penſée n'a aucune figure, ni quelque choſe qui tienne de la proprieté des corps. Mais la principale affaire dont nous nous appercevons en conſidérant les corps naturels, & entre eux le corps humain vivant, c'eſt le mouvement. La Vûe & la ſanté avec toutes les fonctions qui la ſontiennent ne ſe font que par lui; & il n'y a aucun changement dans l'homme, & dans les fonctions dont il eſt capable, ſans mouvement. Auſſi eſt-il vrai que les penſées ne ſont que des changemens perpétuels; pour cette raiſon ne pourroit-on pas croire que les penſées ne ſont que des mouvemens différens & toujours changés. Or parceque la ſenſation ſe fait par le reflux du liquide nerveux, ne ſeroit-il pas raiſonnable de ſoutenir, que les penſées ne fuſſent qu'un flux & reflux rapide & toujours réitéré du liquide nerveux. Nous ne ferions pas beaucoup de difficulté ſoutenir cette theſe, ſi nous étions d'humeur de debiter quelque

chose d'apparent pour certain, avant que de l'avoir bien pesé. Mais il n'y a point de solidité dans cette sorte de raisonnement. Quand un corps ou la matière qui lui donne son Volume se meut, cela ne se fait pas selon un certain loisir de la matière de se mouvoir, de s'avancer, de s'arrêter, de retourner, de s'incliner tantôt vers la droite tantôt vers la gauche, mais dans la force, dans l'action & réaction des corps il y a des necessités immuables, il y a des loix préscrites, selon lesquelles le mouvement a son progrès. Nous autres hommes au contraire nous sentons avec une entiére conviction que nous sommes les maîtres de nos pensées, que nous les pouvons tourner pour ainsi dire de quelque côté que nous voulons, que nous les pouvons continuer & arrêter, selon notre plaisir, & que par aucune nécessité nous ne sommes pas contraints de penser justement de telle & telle maniére. De plus quand un corps commence à se mouvoir, il faut que la force qui y agit soit présente, & qu'elle

le touche. L'abſent, le paſſé, le futur ne peut opérer ſur la matière d'un corps & la mettre en mouvement. Mais chez nous, nous trouvons directement le contraire. Des choſes abſentes produiſent des repréſentations auſſi vives que ſi elles étoient véritablement préſentes. Avec une viteſſe cent fois ſupérieure à celle de l'éclair, ſans aucun inſtinct hors de nous-même, nos penſées traverſent tous les païs & s'élancent ſur toutes les eaux qui les environnent, jusqu'à leurs termes. D'un vol rapide elles s'élevent de la terre, & dans un moment étant arrivées au ciel, elles oſent parcourir les nouveaux ſyſtèmes des Mondes, dont les étoiles fixes ſont les ſoleils. A notre volonté les choſes paſſées retrogradent pour devenir préſentes, & celles qui ne ſont & qui ne ſeront jamais, operent des penſées réelles & des jugemens merveilleuſement abſtraits. Voilà des exploits très grands & infiniment au-de-là du pouvoir de la matière! Eſt-il donc juſte de ſoutenir ſans aucun fondement raiſonnable que la matière

de

de notre cerveau ſoit capable de penſer? ne faut-il pas qu'il y aît en nous un être qui penſe, tout autre & tout différent de la matiére? puisque toutes les qualités connues de la matière n'y ſuffiſent pas, & n'eſt il pas permis de nommer cet être l'Ame?

Nous n'ignorons pas les ſentimens de quelques grands Génies, qui prenant leur recours à Dieu Tout-puiſſant ne font pas ſcrupule de prétendre, qu'il ne tient qu'à lui que la matière ne penſe, & qu'à la volonté du Createur ce feroit choſe très facile que de lui accorder ce pouvoir. Les ſavans n'ignorent pas que ce fût Locke qui ſe perſuada que, puisque Dieu pouvoit tout, il pourroit bien auſſi créer un être matériel, ou un atôme de la matière qui ſeroit capable de penſer. Pluſieurs de ceux, qui de notre tems veulent paroitre des eſprits ſupérieurs, & briller d'une force de penſer tout à fait extraordinaire, adoptent de bon gré cette hypotheſe, mais ſi nous ne nous trompons, avec plus de hardieſſe que de ju-

 gement.

gement, jamais *Locke* n'osa affirmer que la matière pense véritablement, il soutint seulement qu'il étoit possible qu'elle pensât, & à dire le vrai son prétexte de la possibilité n'est pas mal choisi, du moins il ne semble pas, que *Locke* eût le dessein de choquer la Religion. Mais pour nous tirer avec raison de cette affaire, nous souhaitons que l'on considére qu'il ne s'agit pas ici de la Puissance de Dieu toute seule. Nous sommes convaincus & nous soutenons avec assûrance que Dieu peut faire, & qu'il a fait véritablement des choses, dont la raison suffisante par laquelle elles existent, nous demeurera toujours très incompréhensible. Mais aussi avec la même conviction nous croyons que Dieu Tout-puissant ne puisse vouloir des choses contradictoires, & dans l'essence desquelles il y a une l'impossibilité inséparable, qu'elles fussent autres. Déclarer néanmoins tout cela facile à concevoir, c'est deshonorer Dieu, qui est l'Auteur & le centre du Vrai immuable; Toutes les verités ensemble com-

me

me des rayons en ſortent, & y conduiſent: c'eſt méconnoître ſa Toute-puiſſance que d'aſſûrer que par elle une ligne droite en même tems puiſſe être courbe, ou qu'un cercle ſoit de même un quarré ou quelqu'autre polygone. Au reſte s'il eſt permis de provoquer dans de pareilles choſes à la Puiſſance de Dieu; pourquoi n'auroit-on pas le même droit de la faire valoir dans l'exiſtence de l'Ame? Y a-t-il raiſon de croire que la Volonté d'un Etre infini ait enfin ſes bornes, & qu'il fût au deſſus du pouvoir du Créateur du Monde de produire quelque choſe de plus noble que la Matière & qui approchât plus de ſon être que celle-ci? Mais nous n'y reflechiſſons pas, quand nous prouvons l'exiſtence de l'ame, ce ſont d'autres principes qui nous y conduiſent, desquels nous avons déjà parlé, & que nous expoſerons encore en peu de mots dans la ſuite.

Pour ce qui concerne la véritable différence de Mr. *de Wolf* entre les idées matérielles & ſenſitives, de laquelle *l'inconnu* ſe moque ſans aucune raiſon* comme de plu-

* p. 32.

plusieurs autres choses, qui ne sont pas de son gout; nous sommes certains qu'elle a un fondement très solide. Le mouvement depuis l'objet jusqu'à l'organe des sens, & de cet organe jusqu'au cerveau que nous n'avons jamais nié, c'est le mouvement de la matière, & l'on est en droit de le nommer l'idée matérielle; mais ce mouvement n'étant pas suffisant à tout ce qui en resulte, c'est à dire à l'entière sensation; ce mouvement n'étant pas la sensation elle-même, & la sensation supposant des idées d'une qualité toute autre, que personne ne peut attribuer au cerveau, on peut appeller celles-ci les idées sensitives, pour les distinguer des matérielles. Enfin on peut soutenir que les premières appartiennent au corps & les dernières à l'Ame; que mutuellement les unes sont les causes occasionelles des autres, & que toutes les deux font subsister l'union mutuelle de deux différentes substances qui demeurera toujours un énigme aux plus grands Philosophes. Néanmoins l'impossibilité insurmontable qu'il y a d'expliquer

pliquer ce myſtere, ne ſera jamais un argument légitime pour détruire l'exiſtence de l'ame; & tous ceux qui ne s'enflent pas de leur ſavoir, comme des grenouilles prêtes à crever, mais qui plutôt ſe ſouviennent d'une quantité infinie de problemes très difficiles & impoſſibles à réſoudre, ne feront pas grand cas des pauvres badineries de *l'Inconnu;* & ſa petite comédie dont le cerveau & l'ame font les perſonnages * ne leur paroîtra guere digne d'être applaudie. Nous n'avons pas honte de nous paſſer de la curioſité de ſavoir à fond l'Origine de l'ame humaine ** & la manière dont dans elle entre corps, il nous ſuffit d'avoir prouvé qu'elle y agit, l'ignorance du reſte ne nous doit pas faire rougir, nous qui ne ſavons pas encore, & ne ſaurons jamais la première origine des corps & de leur matière, quoiqu'ils tombent ſous nos ſens. Il n'eſt que d'un inſenſé de former des quéſtions d'enfant, ſi l'ame eſt attirée dans ſon corps du ſein de la divinité, comme une

* p. 37. ** p. 41.

une planete l'eſt par une autre; ſi c'eſt par impulſion ou par attraction; ſi elle s'eſt portée vers nous par humanité ou par pitié; par quelle charnière elle eſt agencée avec le cerveau; ſi elle s'amalgame avec le corps comme l'or avec le mercure. De telles quéſtions choquantes & de telles fadaiſes ne méritent aucune replique. Une infinité d'évenemens phyſiques frappent nos ſens tous les jours, dont nous ignorons ou les cauſes, ou leur méthode d'agir. Ne ſeroit-il pas bien ſot & bien impertinent de vouloir nier pour cela leur exiſtence? Il n'y a presque point d'homme qui ait plus d'expérience des choſes dont la connoiſſance de raiſon ſuffiſante eſt inacceſſible, que le Médecin attentif à ſa pratique. Regardant le corps humain ſain & malade ſans avoir égard à l'ame, dans ſes fonctions régulières & irregulières, aux cauſes des maladies, à leurs termes, à la manière de ſe terminer, aux remedes & à leurs operations, il rencontre mille difficultés à ſe ſatisfaire, & néanmoins les effets s'en préſentent à lui ſenſible-

fiblement. Eſt-ce qu'il peut raiſonnablement s'imaginer de travailler avec ſuccès à la recherche metaphyſique de la nature de l'Ame, & de ſa méthode d'agir, quand il ſe voit incapable d'approfondir l'action de la matière ſur la matière? Doit-il rougir des invectives & des ſifflemens des Matérialiſtes qui ignorent eux-mêmes prêsque autant leur vénérable matière, que leurs Antagoniſtes ignorent l'Ame. *Hoffmann* que ſa ſageſſe & ſa modération rend immortel, ayant reçu un jour d'un de ſes éleves des theſes, *de l'origine de l'ame humaine* pour une diſpute publique, s'en fâcha & refuſa de préſider. En même tems il donna le conſeil à l'Auteur de ſe défaire de ces bagatelles divertiſſantes, & au-lieu de ſe méler des ſavantes niaiſeries de cette ſorte, de choiſir un thème clair & utile, ce que celui-ci fit offrant à ſon Maître peu de tems après une docte diſſertation de la précaution contre la génération des polypes. Et dès que eſt en vain, & que la peine eſt perduë de vouloir voir l'Ame

dans

dans ſon origine, il n'eſt pas non plus raiſonnable de rechercher la manière de l'union, qu'il y a entre elle & le corps.

L'Auteur inconnu ſe joue encore plaiſamment de tout ce que les Philoſophes les plus éclairés des ſiècles paſſés juſqu'à préſent ont inventé pour lever les difficultés, lesquelles ſe trouvent dans ce ſujet, & il rit ſons cappe, quand il voit qu'ils ſe donnent de la peine à rendre compréhenſible l'Union d'une ſubſtance incompréhenſible, avec nos corps. Le ſyſtème de l'Influence phyſique lui paroit très mépriſable *, il croit qu'il eſt impoſſible à concevoir, que ce qui eſt corps entre en alliance avec ce qui ne l'eſt pas; que ce qui n'a point de parties ſe lie à ce qui en a; que le plus groſſier ſoit uni avec le plus inſenſible; que le viſible ſe joigne à l'inviſible le matériel au ſpirituel, le diviſible à l'indiviſible. Et dans toutes ces contradictions apparentes lá Toute-puiſſance infinie de Dieu qui ſurpaſſe notre intelligence trop finie lui donne peu de ſatisfaction.

* pag. 42. 43.

faction. Nous connoissons très bien ces objections, & nous en savons d'autres, peut-être d'un plus grand poids: Mais l'expérience universelle nous suffit, que nos pensées dans l'examen desquelles nous ne trouvons rien de matériel, ont un rapport perpetuel avec des changemens certains & determinés de nos corps, de même que les mouvemens de nos corps changés causent de certaines & toujours de différentes pensées. C'est ce qui nous prouve l'union & la rèlation certaine de deux êtres de l'homme, quoique difficile & impossible à expliquer. Nous nous rapportons à la propre experience de qui que se soit, mais principalement d'un Médecin, qui connoit toutes les forces, & tous les mouvemens de son corps. C'est lui que nous prions de s'examiner avec attention s'il croit imaginable que tout ce qu'il sent & qu'il observe dans soi-même appartienne au corps seul, ou si au contraire par mille phénomenes il n'est pas persuadé, qu'une autre vertu plus éminente, vertu que personne ne sait trouver dans

tous les ressorts du corps agit en lui. Nous ne voulons pas pousser nos réflexions plus loin, l'ame n'étant pas sujette aux sens, nous ne pouvons pas produire aux Sceptiques scrupuleux des argumens d'une certitude mathématique, in des démonstrations aussi rigoureuses, qu'on les desire, & qu'on est obligé de donner, dans des sujets qui concernent les corps. Outre cela comme la différence des corps & de la matière est bien grande, & qu'il n'y a point de vuide depuis ce que l'on appelle ici, la plus grosse sorte jusqu'à la plus fine; il se peut bien qu'aux rangs des esprits moins parfaits, jusqu'aux plus parfaits, l'Ame humaine fort éloignée des esprits plus excellens, & encore infinement plus de l'Esprit Supreme, puisse être alliée en quelque façon avec la matiére la plus fine, comme celle qui se trouve dans nos tuyaux nerveux, imperceptible à nos sens & élevée cent fois au dessus les proprietés visibles & palpables des corps les plus subtils. C'est elle que le Médecin peut croire capable d'établir & de soutenir le lien du corps & de

l'ame,

l'ame, du moins par elle les troubles immatériels d'esprit agissent dans les nerfs, changent les mouvemens naturels, & renversent la santé, de même que par elle les maladies du corps semblent toucher l'esprit, quand par une nécessité immuable il en est aussi abattu & affligé. Mais nous ne sommes pas créés pour savoir tout, il y a sans doûte des êtres qui savent plus que nous, mais il faut que les plus éclairés d'entre eux sachent moins que l'Etre Supréme, qui tout seul possède le savoir accompli. Il ne faut pourtant pas douter que nous n'en sachions autant qu'il est nécessaire à notre véritable bonheur. Ignorons donc de bon gré ce dont l'ignorance ne nous empêche point de l'obtenir. Pour ce qui est du Systéme de l'Harmonie préétablie de *Leibnits*, duquel notre Anonyme parle aussi plaisamment * que de celui de l'influx, nous n'en prenons pas la défense sur nous, ne regardant pas comme le nôtre: & pour celui des causes

* p. 44.

causes occasionelles de Des *Cartes* & du Pere *Malebranche* nous ne prétendons pas le tirer de ses ruines, & l'établir du nouveau. Accablés de difficultés çà & là soyons équitables, & supposons que si tous ces systémes sont mal-fondés, il peut y en avoir d'autres qui sosoient possibles? quoique nous les ignorions. Aurions-nous assez d'effronterie pour soutenir que la sagesse infinie & souveraine de Dieu dont la seule parole fit sortir le Monde du néant, ne pût trouver un monde, à l'aide duquel la combinaison de l'esprit & du corps soit compatible? & notre entendement borné qu'il est & très-fini étant parvenu ici au bout de sa connoissance ose-t-il mesurer le savoir du Tout-Puissant selon l'étendue du sien; ou n'est-il pas plûtôt obligé de reconnoître son néant & d'àvouer humblement que le savoir de Dieu est infiniment au-delà de toute connoissance humaine & qu'aucun être créé ne peut en approcher?

Nous ne nous arrêtons pas davantage à l'entrée de ce champ, étant résolus

ſolus de pourſuivre le diſcours de *l'Auteur Inconnu* nous entamons avec lui une nouvelle matière de la Volonté. Quant à elle, & à la liberté de vouloir & de ne pas vouloir, nous ſommes qu'elle eſt ſuffiſante elle ſeule perſuadés pour convaincre nos adverſaires les plus fins & les plus opiniâtres, pourvu qu'ils connoiſſent le méchaniſme de nos corps, & les loix de ſes mouvemens, qu'il y a infailliblement un autre principe de notre Volonté, que le corps & la matière. Nous ne trouvons plus étrange que *l'Inconnu* s'en divertiſſe, car c'eſt aſſez ſa manière d'agir, mais de réciter de ſang froid les argumens les plus forts qui lui ſont contraires, auxquels il ne peut oppoſer une ſeule raiſon vaillable, & tacher de ſe tirer d'une affaire ſérieuſe, par un vilain artifice de raillerie, c'eſt une eſpéce d'impudence des plus baſſes & des plus indignes d'un homme de lettres. Nous n'ignorons pas, combien de peine ſe donna *Spinoſa* à la faveur de ſon ſyſtéme d'ôter la

 liberté

liberté aux hommes, & que *Bayle* avec plusieurs autres ne furent pas soupçonnés sans raison d'en être grands Partisans. Nous avons aussi vû l'Ouvrage de *Collins* de la liberté, que ceux-même qui sont portés pour le contraire, trouvent exquis & fort savant, & nous savons la confession naïve de grands Génies, que ses objections contre la liberté sont prèsque insurmontables; enfin nous connoissons les sentimens de quelques Philosophes qui soutiennent, que toutes les actions des hommes sont nécessitées, & que nous n'avons aucune liberté ni volonté que de vouloir notre fatale nécessité, & d'en être contens. Mais nonobstant tout cela nous sommes convaincus du contraire. Nous définissons la liberté un pouvoir absolu de faire ce qu'on veut, de telle sorte, que si l'on ne le vouloit pas, on ne le feroit pas, on feroit même toute autre chose; nous ajoutons que les actions libres sont précedées d'une délibération, d'une élection, & d'une détermination franche de nos pensées, sans aucun empêchement,

ment," par lesquelles l'un est préféré à l'autre; encore n'oublions nous pas, qu'il n'y a souvent aucune autre raison de notre vouloir, que la volonté toute seule. Entrons à présent en nous-mêmes, & examinons nous sans préjugé, si nous sentons assez certainement cette liberté, que nous avons décrite. Nous provoquons hardiment à la conviction intérieure de chacun; par elle personne ne trouvera raison de doûter, qu'on puisse faire des choses selon son plaisir, ou ne les pas faire, ou faire quelques autres choses. Il seroit inutile de nous faire la moindre objection, puisque dans le moment qu'on douteroit de notre volonté entièrement libre, & qu'on parleroit d'une contrainte ou d'une nécessité de nos actions, nous pourrions prouver le contraire, par des expériences évidentes. Il y en a qui babillent avec *Spinoza* que nous nous trompons dans notre prétendue liberté, parcequ'en faisant quelque chose nous sentons la liberté de l'action, mais nous ne connoissons pas la cause né-

 cessaire

ceſſaire qui nous y détermine ; & que nous nous croyons libres, comme une pierre jettée le croiroit, ſi elle penſoit, ne ſentant que ſon mouvement. Mais nous ſommes peu frappés d'une telle manière de raiſonner : qu' on diſe à cette ſage pierre qu' elle change ſon mouvement commencé à l'inſtant, ſi elle n'obéit pas, nous dirons avec raiſon que le mouvement eſt néceſſaire : mais au contraire ſi à chaque moment ſelon la Volonté d' autrui ou ſelon notre loiſir nous pouvons changer l'action déjà commencée, ou préméditée, croirons nous en même tems qu' il y ait un inſtinct néceſſaire en nous, ou hors de nous, & forçant nos actions ? & eſt-ce que l'on doutera plus long tems que nous ſoyons des êtres libres. A quoi bon avoir obtenu par la Grace de la Providence le précieux don de la raiſon, s'il eſt vrai que nous n'agiſſons que par une fatale néceſſité? n'agirions-nous pas de même ſi nous étions incapables d' aucune raiſonnable déliberation & d'élection? & la raiſon qui doit

être

être maitresse souveraine de la volonté, étant souvent déthronée par la tyrannie des passions ne montre-t-elle pas clairement par son éclipse le grand pouvoir de notre liberté, jusqu' à l' excès? Quel nombre de vauriens, de fainéans, de scelerats, d'impies, d'opiniâtres à la plus violente contrainte des loix, & aux menaces des peines les plus terribles qui les attendent, prouve leur volonté libre, par des extravagances incroyables! Combien d'esprits forts, d' athées & de libertins, en disputant contre la liberté, fournissent en même tems par leur manière de vivre des argumens infaillibles qu' ils sont des êtres effrontément libres! Il est donc certain que toutes les objections qu' on puisse former contre la liberté de l' homme, quelques fortes qu' elles paroissent à la prémiere cosidération, sont peu-valables, si l' on régarde attentivement ce que c' est que la vraie liberté, dans son vaste pouvoir, duquel nous avons parlé. Il n' y a aucun argument de nos antagonistes qui prouve

 qu' ils

qu' il nous est impossible d' agir d' une autre manière que nous n' agissons, quand nous avons l' intention ferme d' agir autrement tandis que les organes se trouvent dans leur juste état. Avec tout leur travail nos ennemis ne renversent qu' une ombre & une chimère de liberté qu' ils ont enfantée eux-mêmes, & qui n' est pas celle que nous décrivons, & que nous sentons en nous-mêmes. Ainsi si nous évitons diligemment de nous laisser imposer par une définition trop étroite de la liberté, les objections que l' on fait contre elle quelque épouvantables qu'on les débite, ne nous feront jamais trembler; même par ce moyen l' Ouvrage de Collins déclaré si excellent & si fin par le savant *Voltaire* perd tout son prétendu mérite. Il y a des gens de lettres qui démontrent clairement, que *Collins* voulant détruire la liberté, l' établit plutôt, parceque ses argumens ne frappent que la liberté, qu' on feint dans l' absence de la raison & dans l' indifférence du parfait équilibre.

libre. Mais nous parlons ici des êtres libres pourvus & de volonté & de raison, & pour l'indifférence du parfait équilibre elle a èté refutée & détruite entierement, il y a long tems par *Leibnits.* Soyons donc persuadés avec les deux grands Genies Anglois *Neuton* & *Clarcke* que Dieu l'Etre infiniment libre créant l'homme à son image, lui a accordé quelque chose de semblable ou une portion de cette liberté, quoiqu' environnée de limites. Dans ce Monde le meilleur que le Créateur libre élut d'une, foule innombrable d'autres possibles, dans ce monde élu & créé à présent tout est nécessaire, mais l'homme obtint la préférence de vouloir & de ne pas vouloir.

Jusqu'ici ayant traité de la liberté en Philosophes, regardons la aussi en Médecins, Quand nous considérons le corps vivant de l'homme nous voyons qu'il n'est composé que d'un assemblage d'organes construits pour

de différens mouvemens. Dans tous ces organes nous appercevons, que le mouvement de l' un eſt cauſé par le mouvement de l'autre, & que tout cela ſe fait inceſſamment. Recherchant les reſſorts principaux de tous les mouvemens enſemble, nous ſommes d'abord convaincus que ce ſont le cerveau & le cœur. Pluſieurs autres parties du corps quand même elles ceſſent de ſe mouvoir, l'homme ne ceſſe pourtant pas d'abord de vivre, mais l'action du cerveau & du cœur étant expirée, toutes les autres actions & mouvements ceſſent, & c'eſt fait de la Vie. Il eſt difficile de déterminer s'il y a véritablement de la prééminence entre le cœur & le cerveau, pour ce qui concerne la conſervation de la vie; du moins eſt-il certain, que tous les deux ſe tiennent dans une rélation & corrélation perpetuelle, & qu'un d'eux ne ſe peut paſſer de l'autre. La fonction du cerveau finit dès que le cœur ceſſe de ſe mouvoir & il en eſt de même du mouvement

vement du cœur, qui étant un muſcle, dévient foible, & ne bat plus, auſſitôt que les nerfs qui s'enfoncent dans ſes fibres ſont empêchés par quoi que ce ſoit de transmettre, ou de recevoir leur liqueur ſubtile, qu'ils ont naturellement du cerveau, du cervelet & principalement de la moëlle allongée de l'épine. Il ſemble néanmoins qu' il y ait encore une force ſingulière dans le cœur pour ſon mouvement, puisqu'il continue ſes battemens aſſez long tems, quoiqu' il ſoit tiré hors du corps des animaux, & retranché par-là des nerfs qui entrent dans ſa ſubſtance muſculeuſe & répondent à tontes les fibres: auſſi étant en repos il recommence ſon action, quand il eſt legèrement piqué, ou irrité d' une autre manière. Mais cette vertu intérieure ſeule ne ſeroit pas ſuffiſante pour le ſoutien de la vie, ſi elle n'étoit pas ſecouruë par les autres & principalement par le ſecours du cerveau. Or puisque le cerveau, & le cœur agiſſent par une certaine né-

ceſſité

cessité & par de certaines loix qu'ils se donnent eux-mêmes réciproquement, & que c'est par cette raison que dans tous les deux il n'y a point de liberté, personne n'en peut déduire raisonnablement ces mouvemens arbitraires dans nos corps laissés entiérement à notre souveraine liberté. Nous parlons du prémier instinct, & de ces mouvemens qui ne sont pas sujets aux loix, lesquelles d'ailleurs s'observent dans le corps, & que nous pouvons commencer, poursuivre, omettre, changer à chaque moment selon notre plaisir. Dans tous ces mouvemens animaux & libres le cerveau seul ne peût pas augmenter la vîtesse, la force, & la quantité du suc nerveux pour l'action de ce muscle qui contracté doit vaincre la résistance de son antagoniste, car le mouvement du suc nerveux par le cerveau & son influence dans les nerfs dépend de la vertu du cœur. Mais aussi il est impossible que le cœur avec sa promptitude intérieure à se mouvoir soit la

cause

cauſe du gonflement du muſcle agiſſant, car le cœur pouſſant également les liqueurs dans toutes les arteres de quelque eſpece qu' elles ſoient; ne peut produire l' excès de la vertu motrice dans un certain muſcle. D' ailleurs le mouvement du cœur n' eſt pas ſujêt au pouvoir de la volonté, même il agit très ſouvent malgré - elle, c' eſt pourquoi le cœur ne peut être ni la volonté, ni le ſéjour de la volonté. Cependant dans tout le corps il n' y a de reſſorts principaux que le cerveau & le cœur; il s' enſuit donc qu' il n' y a aucune raiſon ſuffiſante, de placer la Volonté dans le corps. En un mot tout le corps avec ſes reſſorts principaux & ſubalternes n' eſt qu' une machine, mais le méchaniſme de la liberté & de la volonté c' eſt une choſe beaucoup plus incompréhenſible que pluſieurs autres qui régardent l'ame, & que *l'Anonyme* croit impoſſibles à concevoir. Après avoir connu les parties dont une machine eſt compoſée, auſſi - bien que la manière dont

dont elle eſt conſtruite, et après avoir examiné ſes reſſorts, & les loix du mouvement qui s'y trouvent, on eſt d'abord capable de prédire exactement tous les mouvemens en détail qu'on obſervera en elle, fut-elle même encore en repos: de plus on déterminera le tems & la durée des mouvemens; & beaucoup d'autres circonſtances. Que donc le meilleur Anatomiſte nous prédiſe le tems, quand nous leverons les bras, quand nous ſerons débout, quand nous ſerons aſſis, quand nous marcherons &c. Mais ſi aucun homme ne ſait déterminer avec certitude le moindre mouvement qui dépend de notre volonté, eſt-il permis de douter plus long tems avec raiſon, qu'il y ait une vertu dans l'homme de produire des mouvements libres, & que cette vertu, ou le premier inſtinct de ces mouvemens ſoit cherché en vain dans la machine? Y a-t-il quelque choſe de foible ou d'abſurde dans tous les raiſonnemens précédens? & celui

celui qui en ſent la force, en doit-il faire moins de cas quand il voit qu'ils ne ſont pas applaudis de ces demi-ſavans de notre ſiècle. L'exclamation que *l'Inconnu* joint au recit moqueur de ſemblables déductions bien fondées de l'Auteur *de Machina & Anima humana, Fort bien, Tralles, optime arguiſti:** véritablement doit être tourné en ſérieux. Nous conjurons hardiment le Babillard avec tous ceux qui ſont de ſa malheureuſe troupe, de montrer les fautes de nos poſitions, ou de notre manière de conclure, & nous défions tous les Matérialiſtes d'y repliquer quelque choſe de conſéquence.

Pour notre Antagoniſte nous n'avôns rien de ſemblable à en attendre: Il ne parle que plaiſamment des argumens les plus forts quand ils ſont contraires à ſes ſentimens, comme s'ils étoient les plus ſimples, & manquans de tout poids. Il ſe ſert de plus, avec la derniere impudence de la profane exclama-

* pag. 52.

clamation d'un *Vive Dieu!* * en marquant ſon mépris pour tout ce qui lui eſt oppoſé raiſonnablement. Après retournant à ſes fadaiſes ** tantôt il dépeint la Volonté galopant dans les veines, tantôt aſſiſſe ſur ſon thrône medullaire, & à la curieuſe quéſtion où elle habite, il ſe répond lui-même: que Dieu le ſache avec les Leibnitſiens! Mais voulant en même tems faire le ſérieux il recourt à l'autorité & à l'Oracle de Lucrece, qui prononça comme du Trépié que rien ne peut agir ſur un corps, que ce qui eſt corps: c'eſt pourquoi il conclut que la Volonté ne peut être ſpirituelle. Puis il demande comment la volonté peut agir ſur le corps; comment le cours du ſang changé, change la volonté & toutes les paſſions de l'Ame; comment la liberté de la circulation du ſang produit la gaieté de l'Ame, & au contraire comment ſon mouvement empêché & arrêté çà & là, cauſe des penſées ſombres & hy-

* pag. 53. ** p. 54.

& hypochondriaques? pourquoi la tristesse flêtrit les charmes du corps & l' ulcere au poumon ôte le courage à l'esprit? pourquoi l'irritation des nerfs allume la fièvre & met l'Ame en désordre? quel est l'empire des vésicules séminales trop pleines? comment un coup sur la tête jette l'Ame en apoplexie? &c. Nous protestons de bon cœur que ni lui ni nous ne saurons jamais expliquer ces quéstions, & quant à la manière comment tout cela se fait les Matérialistes en savent aussi peu, que le Spiritualistes. Mais nous le prions de considérer, qu'il y a un nombre prèsque infini de comment, & de pourquoi, auquel en vérité nous n'avons rien à répondre. Nous disons simplement; c'est l'union de l'Ame & du corps: & en même tems nous confessons sincèrement que l'action de l'un sur l'autre nous est le même mystere qu'elle l'a été dans les siècles passés aux plus grands Genies. Etant içi au bout de notre savoir nous ajoutons

 enfin

enfin que cette union & action réciproque est ainsi établie par la Volonté de Dieu. Cette considération bien humiliante pour nous, nous inspire en même tems une vénération religieuse pour la Grandeur du Créateur & nous oblige à détester d'autant plus l'abominable malice de notre Philosophe insensé, qui pousse sa raillerie jusqu'aux paroles de St. Paul * de la profondeur & des richesses de la Sagesse & de l'Entendement Divin, dont les voies sont incompréhensibles aux recherches des hommes. A Dieu ne plaise! que nous nous rendions complices d'un si horrible & exécrable attentat! Nous savons que *Neuton* le grand *Neuton* croyoit de la Puissance infinie de Dieu qu'elle avoit produit beaucoup d'ouvrages, desquels lorsque nous voulons aller trouver la raison, nous n'en trouvons point d'autre, que celle de sa Volonté souveraine toute seule. Nous n'avons donc aucune honte de soutenir le même, & si cela ne fait aucun

* p. 57.

eun tort au savoir de Mr. de Voltaire quand par rapport au mouvement des Planetes d'Occident vers l'Orient, il allegue pour raison unique que ce mouvement s' avance à droite plûtôt qu' à gauche, par la Volonté d' indifférence de l'Etre Supréme,* nous ne risquons pas d'encourir le mépris des vrais savant, quand nous y recourons de-même, dans l'explication de l' union de l'Ame & du corps dont nous ignorons le lien. Nous nous taisons sur les pauvres jeux de deux Ames desquels l' Anonyme s' occupe.** *Tralles* soutenant l' existence de l' Ame n'en à jamais fait deux, en distinguant la sensation & le raisonnement, comme il faut distinguer deux différentes facultés, qui se peuvent bien trouver en une seule & même substance. Nous ne croirions pas qu' il y ait dans cette distinction réelle quelque chose qui exige l'exhortation *Risum teneatis Amici:* plûtôt elle est nécessaire à l' accès inopiné & mal imaginé de Moliere avec ses deux Sosies,

E 2

* Tom. VI. p. 33. ** pag. 65.

ſies, Compagnon perpetuel de notre *Inconnu*, parfait Comédien, & d'un métier à faire rire

Noſcitur ex Socio qui non cognoſcitur, ex ſe.

Vraîment ſon diſcours ſuivant, des Ames, de la différence de celles des hommes & des bêtes, & du peu d'inégalité de celle des hommes à celle des autres animaux, s'ils étoient inſtruits & élevés avec ſoin, tout ce diſcours ſeroit un chef-d'œuvre de Burlesque, pourvu qu'il fut réduit en forme ſelon les regles modernes du théatre. Mais ici les Comédies n'ont pas lieu, même ſi *elles* étoient les plus divertiſſantes. Nous demandons avec raiſon à *l' Inconnu* qu'il choiſiſſe un ſeul d'un nombre qui lui plait, de ſes animaux rêveurs; que ce ſoit un ſinge ou un animal d'une autre eſpece, & que par ſon inſtruction ingénieuſe il le faſſe raiſonner de Dieu, de l'Ame & de la Matiére, mais qu'il

le

le faſſe de la façon que nous ſoyons ſatisfaits du progrès de ſon inſtruction & du ſavoir philoſophique de ſon diſciple; & alors nous promettons que nous ferons monter les ames des bêtes au rang de celles des hommes. Mais au contraire tandis que les bêtes n'en sauront rien, tandis que tous leurs talens ne ſe rapporteront qu' au ſeul ſenſuël; tandis que le droit de la Nature avec ſes principes communs à tous les peuples du Monde, de n'offencer perſonne & de laiſſer à chacun ce qui lui appartient ſera ignoré des bêtes; tandis que l'idée du juſte & de l'injuſte leur ſera tout à fait inconnue; tandis que dans leur conduite on ne découvrira point d'accuſation intérieure, point d'excuſe, point de jugement ſur leurs propres actions, en un mot point de conſcience; tandis qu'on les trouvera incapables de la vraie vertu &c. nous éſtimerons toujours lés bêtes, bêtes, & les hommes, hommes; & nous donnerons aux ames des hommes une grande préféren-

ce en confidérant celles des autres animaux. Si l' Auteur *Anonyme* se plait tant, à manquer d'Ame, & si Ami de la Matiére il ne désire aucune préeminence au dessus d'un singe, d'un bœuf, d'un âne, desquels il parle, * excepté la différence de la dose & de la qualité du lévain dans la même farine, nous n'avons pas raison de lui envier sa destinée glorieuse. Mais quoiqu' il en soit content, nous ne la lui pouvons pas accorder. Il parle métaphoriquement, & il croit que ce style est trop elevé au dessus des lumiéres d'un Commentateur tel que *Tralles* **, mais nous avons à lui dire, s' il ne le sait pas, que prèsque toutes ses métaphores ne sont que de brillantes bagatelles; comme des bijoux de verre, qui frappent les yeux des simples d' un éclat trompeur, & qui examinées au juste prix ne valent pas un sou. Le lévain & la farine plaitrie hors du sens d'une metaphore se doit entendre de l' égalité,

on

* pag. 70. ** pag. 69.

ou du peu d'inégalité entre l'homme & les animaux. Donc cette égalité concernera ou les ames ou les corps. Pour l'Ame la comparaison est ridicule à tous ceux qui n'admettent une ame matérielle, & même la matiére pensante, la plus simple & la plus subtile selon les idées des Matérialistes, est trop fine & trop noble pour être comparée à un lévain grossier ou à une farine attachée aux mains du boulanger paitrissant. Quant aux corps; il est certain que ceux des hommes & des animaux sont formés d'une même pâte, & que par des preuves evidentes de Chimie celle des boeufs, des agneaux &c. est toute semblable à la nôtre, ce qui se fait voir clairement par ce que mangeant la chair des animaux nous avons leur matière transmise tous les jours dans la nôtre. Il n'y a donc aucune différence de lévain & de farine! Voici les metaphores de l'Inconnu mal imaginées & point du tout propres à avancer quelque chose à la faveur de son Systême; mais voyons

 ce

ce qui ſuit de notre deduction, qui toute unie qu'elle eſt, étant vraie n'à pas béſoin de figurés de rhetorique. Par la manière dont la nutrition des corps humains ſe fait, les Médecins prouvent, que la matière des corps n'eſt pas permanente, mais que par l'Action de la Vie elle perd peu-à-peu de toutes ſes parties fluides & ſolides. C'eſt pourquoi nous ſommes obligés de manger & de boire, pour avoir de quoi réparer ſans ceſſe, la perte perpétuelle. Il eſt vrai que ſans la Viande non ſeulement le corps eſt abattu, mais même que la force de penſer & de raiſonner s'affoiblit. Suppoſons un moment, que la matière penſe: ſi donc après avoir *bien* mangé nous penſons avec plus de vîteſſe & d'exactitude, que lorsque nous étions malades, ou que nous avions trop long tems jeûné, nous ſerons obligés de croire que nous avons reçu plus de matière penſante d'un bon repas. N'outrons rien, mais ſuppoſons encore avec raiſon qu'un ennemi de l'Ame

ait

ait mangé du bœuf ou du pourceau, alors une partie de la chair de ces animaux doit être changée en matière pensante, feroit il étonnant, fi après cela il penferoit & raifonneroit quelques fois en bœuf ou en pourceau?

O Materialiftæ doctum Pecus! *

Pour nous autres nous adfpirons à un fort plus digne & plus excellent; nous reconnoiffons un être penfant & raifonnant d'une autre qualité, & *Tralles* homme très bas & fort petit, aux yeux de *l' Auteur Inconnu*, auffi loin qu' il eft de toute ambition en a du moins une affez noble pour s'elever au deffus de tous les Animaux matériaux.

Il nous refte encore quelque chofe à dire des penfées de notre adverfaire, que pour défendre bien l' exiftence de l' Ame des hommes & des bêtes, il faut auffi en attribuer une aux plantes & aux minéraux. ** Belle conféquence!

* pag. 28. ** p. 72.

Nous avons à y repartir en peu de mots: Les phénoménes qu'on obſerve dans l'homme, & dans les animaux ne peuvent pas être expliqués par les régles de la machine, ou par la Structure du corps, & les loix du mouvement lesquelles on y trouve. Pour cela on doit recourir néceſſairement à un autre Principe ſéparé du corps, du moins pour auſſi long-tems jusqu'à ce que les ennemis de ce Principe expliquent ces phénoménes d'une autre manière intelligible. Mais nous avons montré que la ſenſation, le raiſonnement, & quelques mouvemens ſujets à la Volonté ne peuvent être expliqués par la matière, & les propriétés du corps toutes ſeules, & qu'il y a des contradictions perpétuelles dans les explications de nos Antagoniſtes. Pour les plantes & pour les minéraux tous les phénoménes qu'ils laiſſent voir aux diligens Obſervateurs de la Nature, s'expliquent ou de leurs parties, dont ils ſont composés, ou d'un mouvement ſimplement méchanique, c'eſt

pour-

pourquoi nous n'avons aucune raison de leur accorder une Ame. Nous venons ici au terme de notre Critique, & nous nous taisons de ce que l'Anonyme à de profane * à la fin de sa piéce, par ce qu'en vérité nous croyons qu'un homme qui se joue des Anges, qui se moque de la révélation, & qui est assez impertinent pour se feindre un Dieu riant & plaisantant, ne mérite guère qu'on dispute contre lui. Nous assûrons ce malheureux au nom de *Tralles*, ennemi juré d'une manière si grossière de controverser, dont *l'Anonyme* s'est servi, & qu'il nous a contraint de rétorquer malgré nous; que celui-là ne perd rien, ni de sa renommée ni du répos de son ame, pour avoir eu le malheur de lui déplaire ou de lui avoir deplu. D'un air de tranquillité il régarde toutes les réfléxions que de tels Auteurs font sur ses écrits, étant bien assûré qu'aussi peu avantageuses qu'elles sont, elles ne feront aucun

tort

* p. 73.

tort à ſon honneur, ni ne diminuéront ſon amour ſincere pour la Vérité. En cas qu' elles fuſſent réiterées, à l' avenir il ne répondra plus rien, ne manquant pas d'occaſions d'employer le tems, dont il peut diſpoſer à la guériſon de ſes malades, plus utilement, qu'à ſe battre contre les Matérialiſtes.



CORRIGENDA.

Page 9. ligne 2. on doit lire *les faux*.
— 14. ligne 1. - - *le Grand Théoricien*
— — ligne 15. - *plus Grands Theoriciens*.
— 36. ligne 8. - - *la Vie*
— 43. ligne 16. - - *elle entre dans le corps*
— 45. à la fin de la page - - *des qu'il est*
— 50. ligne 13. - - - - *un mode*
— 51. ligne 6. - *nous sommes persuadés*
— — ligne 15. le mot *assez* doit etre omis.
— 52. ligne 22. on doit lire *ou*
— 67. ligne 6. le mot *par* doit cesser.
— 72. ligne 8. on doit lire *se perd*
— 74. ligne 2. - - *Tous les Phénomenes*
— 75. ligne 19. les mots *ou de lui avoir deplu* doivent étre omis.



